

## Les passagers du rêve

Jean Chapdelaine Gagnon

Number 24, Spring 1985

Les yeux dans la nuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chapdelaine Gagnon, J. (1985). Les passagers du rêve. *Moebius*, (24), 23–30.

JEAN CHAPDELAIN GAGNON

### **Les passagers du rêve**

Le train débouche sur un quai. J'ai la tête qui tourne. Lumière crue. J'ouvre les yeux et je dévore. Autour de moi, tout tourbillonne. Cent visages, cent bras, et puis deux cents et plus encore. Des corps. Des femmes vêtues et d'autres dénudées. Des hommes aussi — les yeux couverts de bandeaux ou sans paupières: des orbites vides et creuses, on devine leurs pensées, leurs cerveaux machiniques. Des rouages s'agitent: des claies, des tarots, des hémicycles. Des portes glissent. Personne ne bouge. Les gens sur le quai restent figés, assis, debout ou même couchés. J'hésite. Comme si la vie s'arrêtait. Les portes glissent. Nouveau départ. Le train s'engage dans le noir, interminable. Combien de temps s'écoula-t-il? Le bruit des pneus contre les rails, bruit étouffé. Parfois, dirait-on, comme des pulsations. La tête penchée tout contre ma poitrine: ma tête. Ma tête sur la poitrine de la mère. Des battements sourds. Le sommeil s'impose. Je sombre.

Nouveau réveil. Nouvelle gare. Vais-je descendre ici? Entre temps, quelque part, les passagers se déversent. Je me retrouve seule à bord du train. Les quais sont déserts. Une lumière verte partout. Des quais à perte de vue. Des pas sur le parquet, des traces de pas, mais personne. J'entends un air à deux voix. Mozart peut-être. J'ai beau marcher, il me semble que je n'avance pas: sous mes pieds, comme un tapis roulant — en sens inverse. Et pourtant, sur les murs, défilent des tableaux géants aux couleurs vives. Des Picassos aux arêtes déchirées, des corps et des objets mutilés. Vite, que je progresse et sorte enfin de ce tombeau.

A bout de souffle, quand je m'affaisse, le tapis cesse son manège. Soudain, Mozart se tait. Une voix tonne.

— Les passagers sont priés de patienter quelques instants. Nous nous excusons de cette interruption de

nos émissions. En attendant, veuillez écouter un peu de musique: le Concerto en ré de ...

La phrase reste inachevée. Toujours personne. Un silence si lourd que l'oreille en bourdonne. N'ai pas la force de me relever; m'abandonne, couchée sur le sol, épuisée. Comme la sensation d'une fuite indolore, d'un sang perdu entre les cuisses. Je me rendors.

Mon nom chuchoté plusieurs fois à l'oreille se répercute dans les tunnels.

— Laure, Laure, Lau...

Une main me caresse la tête.

— Laure, Laure, Laurelau...

La tête et le corps entier comme bercés au rythme des vagues sur la mer. Je divague peut-être. Mon nom toujours et ma tête. Cette main qui sans cesse me caresse et les vagues encore. Rouvrir les yeux donnerait quoi? La bouche, surtout pas! Se taire.

— Laure, Laure, Laurelau...

A ces appels, je ne réponds pas. Le train est reparti, peut-être. Je ne broncherai pas. Toutes les voix pour la même...

J'avais un grand jardin, autrefois. Aujourd'hui n'ai plus rien que ce tapis froid, n'ai plus à moi que mon corps et l'espace restreint qu'il occupe, à plat.

\* \* \*

La scène au lit. Toujours la même. Lui se nourrit de mon corps. Je me sens clouée, bâillonnée, poignets et chevilles noués, enveloppés de bandelettes d'un drap déchiré, qui me retiennent en place comme médusée, et qu'il a rattachées aux montants métalliques du lit. Chaque fois. Comme une mise en scène sans cesse répétée. Je n'apprends pas. Je me débats. Et chaque fois il m'arraisonne. Chaque nuit, dans ma chambre, il vient. L'arme au poing. Chaque nuit, ma chambre est forcée de bras d'homme. Il me dit qu'il agit malgré lui, il m'implore — la lame de son couteau pourtant froide sur ma gorge. Et quand sa lame fend mon corps, je sens qu'en moi tout se révolte. Si j'ai tenté de fuir? Combien de fois, combien de fois! Mais aucun de mes gestes ne lui échappe. Sa seule occupation semble la traque. Je suis sa proie et il n'en démord pas.

Il fait sombre toujours. La nuit n'est pas finie. Les rêves se bousculent. Des images sans queue ni tête. Comme une cloche ou une alarme qui résonne. Un train s'approche. Grande vitesse. C'est moi, là, étendue sur les rails! La sonnerie encore. Le corps moite et les

draps. On n'y voit rien. La sonnerie...

\* \* \*

— Allô!

Une voix que je ne comprends pas. Un souffle rauque et agité. Il déraisonne.

— Allô!

C'est lui, là-bas, mais où? J'allume la lampe. La table est noire, laquée, et le réveil marque 6h30.

— C'est toi?

Tout tourne dans ma tête. J'ai froid. Il répète des mots que je n'entends qu'à demi.

— Métro...passerelle...toi!

— Quoi? Qu'est-ce que tu dis?

\* \* \*

Il m'appelle. Il a perdu la tête. Et moi? Une première fois, le voilà qui s'offre à me rencontrer autrement que par la voix. Dieu sait que ses appels depuis longtemps me hantent. Dieu sait qu'il me tient à ce fil depuis longtemps déjà.

Je ne le connais pas, sinon par la voix seule. Et c'est moi aujourd'hui, comme tant de fois jusqu'ici à distance, qui lui tiendrai le bras, qui le supporterai dans cette vie qu'il ne supporte pas. Il a dit — j'ai compris, oui, j'ai compris —, il a dit que cette fois-ci serait la dernière si... Tous les mots se confondent. Tous les mots cognent dur dans ma tête, comme à la volée. Des coups de sang trop fort pompé.

Me réveiller vraiment. Courir à la fenêtre. Crier? Mais qui donc m'entendra? Comme toujours, prendre sur moi, me raisonner.

— Tu es une grande fille, maintenant. Il ne faut pas pleurer. Il ne faut plus courir. Il ne faut plus te salir. Il ne faut plus...

Il faut que je me reprenne. Un peu d'eau froide sur le visage et sur la nuque surtout, là où s'agrippent les rêves. Et m'habiller. Pas le temps de se retourner, de choisir le chemisier, le pantalon, la jupe ou bien la robe. Ce qui tombe d'abord sous la main fera l'affaire. Je suis dehors déjà. Qu'est-ce que j'ai enfilé? Et le métro est à deux pas. Je m'y engouffre sans m'arrêter. Fait-il soleil? Je n'ai même pas remarqué. Est-ce l'hiver ou l'été? J'entends ses mots qui résonnent dans ma tête, les mots-clés: «métro...sauter...passerelle...» Il m'attend. Qu'est-ce qui tout à coup le prend ainsi com-

me à la gorge? Il ne m'accorde que trente minutes. Autrement il va sauter, se retrouver piétiné par ces milliers de voyageurs égarés eux aussi, affairés, effarés. Qu'est-ce qui lui prend? Qu'est-ce qui nous prend? Le temps, le temps presse et le grand train qui ne vient pas.

Deux vieilles dames qui ont l'air de passer et qui ne bougent pas. Derrière elles, en effet, le panneau-réclame — toujours le même. Je marche et n'en ai pas conscience. Ce presque adolescent qui monte à bord de la rame si lentement quand, en d'autres moments, il m'aurait renversée. Les portes ne se ferment pas, pas encore. Une mère aide son enfant à marcher comme s'ils se trouvaient au salon. Ils ont le temps tous deux d'entrer dans le même wagon que moi, qu'on dirait enfumé. Des visages très las et lourds encore de sommeil et de rêves peut-être. Un enfant rit, mais son rire résonne à mes oreilles comme saccadé, comme découpé en pièces, cascade lente et presque figée. Deux amants qui s'embrassent, leurs gestes ralentis, trop lourds de caresses. Plus de musique que le bruit sourd des pneus caoutchoutés et le ronronnement des bouches de ventilation — on dirait une respiration.

\* \* \*

Quand je ferme les yeux, je n'entends plus que des sonneries de téléphone. Etirer le bras, allumer la lampe, répondre.

— Allô!

— ...

— Allô!... Mais qui est à l'appareil?

— ...

D'un geste machinal, je raccroche. Mais la sonnerie encore, de nouveau.

— Allô!

— Je...

— Oui, je vous écoute.

— Je...

— Mais qui êtes-vous?

Silence encore. Et je raccroche. Le même manège. Combien de fois? Combien exaspérant! Ce ne sont pas les appels obscènes qui m'effraient. Mais celui-là, que me veut-il? Comme incapable même d'articuler. Des cas, j'en ai vu des tas, j'en ai soigné après les avoir décortiqués, analysés. Pourquoi téléphone-t-il ainsi, mais sans rien dire? Drôle de numéro.

La sonnerie toujours. Les mêmes gestes répétés.

La même réponse.

— Allô!

— Je...voudrais vous parler... J'ai besoin de vous parler.

— Enfin, tout de même! Ecoutez, il fait nuit. Appelez plutôt à mon bureau demain matin et prenez rendez-vous.

Cette fois, c'est lui qui a raccroché. Du coup, je sors pour de bon de mon sommeil.

\* \* \*

Quelqu'un vient de claquer la porte sur laquelle est apposé l'écriteau: «Il est interdit aux passagers de franchir cette porte». Un grand escogriffe au jean délavé, veste de cuir et casquette à la grecque. Tous les yeux sont braqués sur lui. On dirait qu'il cherche une proie, un animal traqué. Son regard se pose sur moi et me glace. Je vais m'asseoir près d'un homme costaud, un ouvrier sans doute. Heureusement, il ne parle que portugais.

Mon Portugais a la main leste. Dès le prochain arrêt, je change de voiture. Mais à l'arrêt suivant, le jeune loup disparaît. Je quitte simplement mon banc. Je resterai debout pendant le reste du trajet.

— Pardon, Madame, c'est la bonne direction pour aller à Longval?

— Oui.

— Et ensuite, pour se rendre à La-chute-aux-rats, il faut prendre la ligne 2, direction Hors-du-temps?

— C'est bien ça. Mais ne vous en faites pas...

Ma phrase laissée en suspens. Mes yeux rivés je ne sais où et ce bras qui me tire à soi.

— Merci.

Un jeune homme, presque imberbe. Il a dit «Madame». Un coup d'oeil furtif dans la glace me renvoie mon image. Il a bien raison. Ne s'est pas trompé. Je n'ai plus l'âge des demoiselles. Mais que fait ce train? A quand la prochaine station? Mon patient inconnu lui ressemble peut-être... Mon patient? Je n'ai même pas pu lui parler vraiment. Il a brusquement raccroché et j'entendais, en sourdine, le bruit du métro. Maintenant que j'y repense, c'est bien vrai. Il ne mentait donc pas, n'inventait pas d'histoires. Comme ce train est lent. Pourquoi n'avoir pas pris un taxi? A cette heure-ci! Tu es folle, non! Et les embouteillages...

Un grand placard publicitaire: Les Dépressifs anonymes. Le numéro de téléphone inscrit en lettres énor-

mes. Et pourquoi moi? Pourquoi m'avoir choisie? Je ne le connais pas. Il avait jusqu'ici refusé même de me rencontrer. J'aurais dû mettre fin depuis longtemps à son manège. Comment ai-je pu me laisser prendre à son jeu, à son petit numéro? Je ne suis plus une enfant après tout!

— Ne suce pas ton pouce, ça ne se fait pas. Tu as sept ans. Tu es une grande fille maintenant!

Une enfant pleure. Le train quitte le quai. La lumière vacille, puis c'est le noir. Tout s'arrête. Un grand soupir unanime de soulagement ou de frayeur? Personne d'abord n'ose parler. Puis c'est le flot de paroles nerveuses au-dessus duquel tente de se faire entendre une voix anonyme.

— Nous... contretemps... panne... quelques instants... merci.

Et la lumière qui ne revient pas. Ces odeurs accablantes de tous et de chacun malgré la douche du matin. La chaleur si intense. Le noir, le noir surtout. De nouveau le silence soudain déchiré par un cri perçant, une alarme stridente.

\* \* \*

— Allô!

— Ecoutez, vous ne me connaissez pas, mais laissez-moi, je vous en prie, vous parler, vous expliquer.

— Je veux bien, mais...

— Je vous en prie, ne m'interrompez pas! Je m'excuse de vous appeler en pleine nuit, mais il le fallait. Je vous ai aperçue un soir, au cours d'une surprise party chez des connaissances qui nous sont communes et je me suis permis de demander votre nom et votre numéro de téléphone à l'un des invités que j'avais vu longuement causer avec vous. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'ai pu résister à cette envie de vous connaître...

— Mais quel est le sens de...

— S'il vous plaît, laissez-moi continuer, sinon je n'y arriverai pas...

\* \* \*

La panne! La panne! Combien de temps durera-t-elle? Il est perdu. Mais quelle solution? Aller jusqu'au wagon de tête ou de queue, parler à l'un des contrôleurs pour qu'il communique avec la police? S'il voit venir des policiers, il se tuera. Quelle heure est-il? Plus que dix minutes seulement. Il faut agir, il faut agir.

Soudain la lumière se fait en moi et tout autour, comme un éclair aveuglant qui troue la nuit. Le train redémarre brusquement, par à-coups. Et les poitrines se libèrent d'un Ah! qui leur pesait trop lourd. Les mots, les gestes, le temps se précipitent.

Cette voix, la sienne, ne m'est pas inconnue. M'est au contraire très proche, quasi familière. Ses hésitations, ces presque bégaiements... malgré les expédients dont il aura usé pour modifier le timbre de sa voix. Et par-dessus nos voix, celle d'une femme pleine d'objurgations ou de reproches.

— Surveille bien ton petit frère. S'il lui arrive quoi que ce soit, tu t'en repentiras...

— Qu'est-ce que tu as encore fait? Tu es presque une femme, tu as douze ans, et on ne peut même pas te confier ton cadet de cinq ans!

\* \* \*

Sur les murs souterrains, un long film se déroule. Je me sens flageolante et blême. Le jeune homme au visage glabre se rapproche de moi; je le vois nettement dans les glaces du wagon qui s'amène; et il appuie me semble-t-il, la tête sur mon épaule. Je secoue vainement mes souvenirs qui me collent à la peau comme une eau de verveine.

— Ca ne va pas, Madame?

Il m'a encore appelée Madame, d'une voix chaude, cette fois, presque fraternelle. Chaque mot qu'il m'adresse s'enfonce en moi comme une ride nouvelle. Sans en prendre conscience, j'ai posé la tête sur son épaule. L'image du miroir se sera inversée.

— Non... merci. Ca ira. Un étourdissement.

Il ne me quitte plus des yeux, il me supporte de ses bras. C'est lui qui me conduit d'une rame de métro à l'autre. Dans cette foule, je suis perdue. Une âme en peine. Je ne perçois plus que de vagues silhouettes qui circulent, qui vont qui viennent, qui se heurtent. Les portes une fois de plus se referment. Un nouveau train se met en marche.

Val-de-joie, Champ-de-lis... la litanie des stations jusqu'à la mienne, jusqu'au destin qui attend pour frapper que je tombe, que je rate mon entrée, que j'arrive trop tard. Mon frère. Au téléphone cent fois qui m'appelle. Pourquoi? Nos jeux innocents dans la chambre ou dans l'herbe, dans l'eau du bain, de la rivière. Des caresses. Des lèvres. Rien qu'un petit couteau qui fait la différence.

Ellébore! Le train qui fend le ventre de la terre. Puis c'est la nuit, la dernière. Les freins qui se lamentent quand on les applique à fond, brusquement. Les passagers bousculés. Des corps emmêlés. Des cris qui sourdent de partout. Les miens comme d'une bouche qui me serait étrangère.

— Je t'avais pourtant prévenue, ma fille. La prochaine fois, tu surveilleras mieux ton frère!

Les coups portés d'on ne sait où.

— Michel!

Ce cri m'échappe malgré moi. Un grand panneau publicitaire: Détresse secours. Les haut-parleurs déversent une fois de plus leurs paroles ineptes sur un ton monocorde. Un message codé ou plutôt hoqueté.

— Un accident... Nous vous prions... du calme... sous peu.

Le train peut bien continuer maintenant son trajet jusqu'au bout du réel ou du monde. J'ai comme un goût âcre de terre sous les dents, sous la langue. Il me semble qu'en moi un train poursuit sa cavalcade sans s'arrêter, depuis mon ventre jusqu'en ma tête bourdonnante. Plus rien n'existe que ce voyageement insensé, que cet itinéraire soigneusement tracé, mais sans point d'arrivée. Les gares qui défilent. Plus un seul voyageur à bord du train ni en attente. Que moi. Les sonneries pourtant auront repris au passage de chaque quai...

\* \* \*

— Allô!

Un souffle rauque, mais pas un mot.

— Allô! Qui est à l'appareil?

— Je...

— Oui, j'écoute!

— Je... Madame...

Les rêves continuent, insupportables — et les appels.

10 mars - 16 octobre 1984